

REMY NINANE

Purnale

Décembre 2021

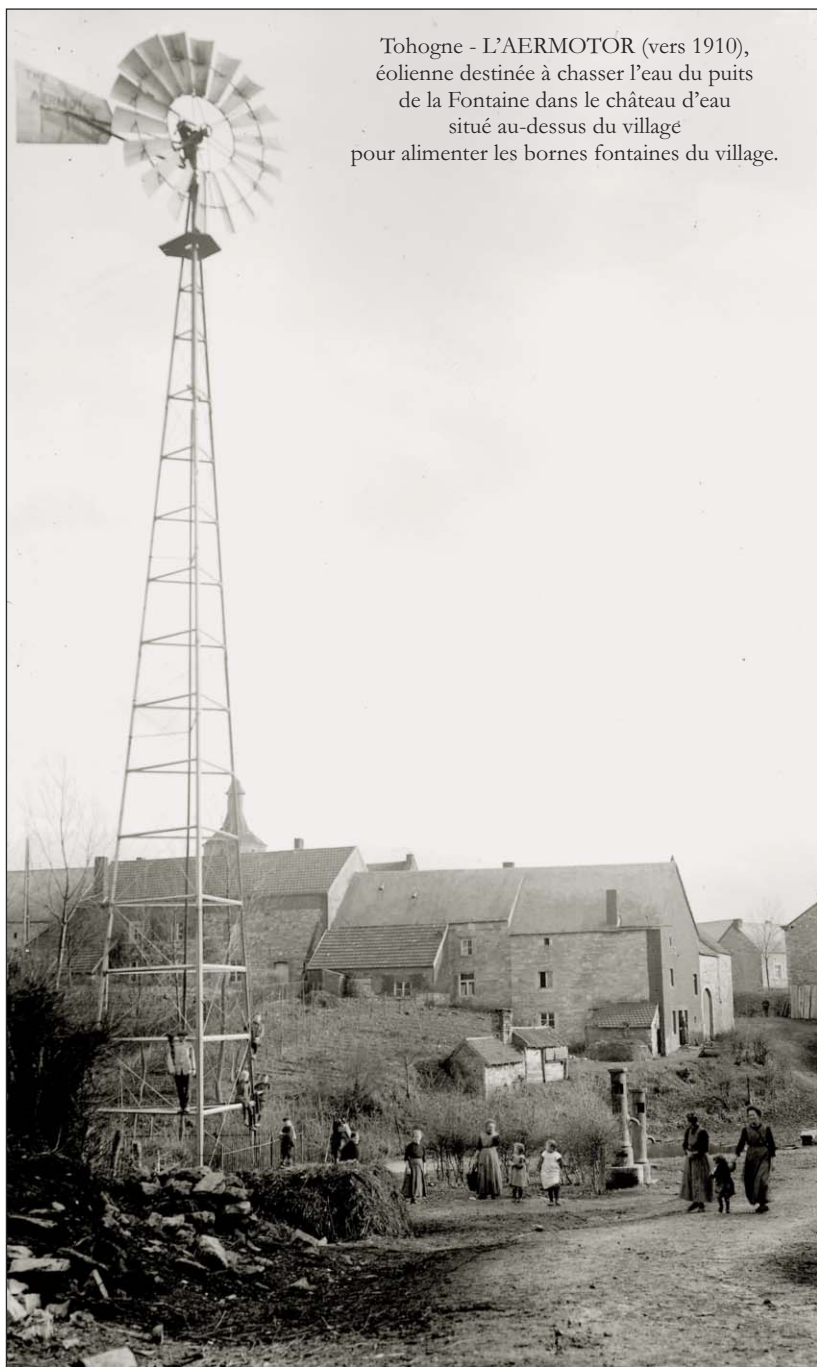
Site www.eglise-romane-tohogne.be

REMY NINANE

Purnale

Décembre 2021

Site www.eglise-romane-tohogne.be



Tohogne - L'AERMOTOR (vers 1910),
éolienne destinée à chasser l'eau du puits
de la Fontaine dans le château d'eau
situé au-dessus du village
pour alimenter les bornes fontaines du village.



Remy NINANE

Remy Gilles Joseph NINANE est né à Tohogne le 14 avril 1896 (et non en 1894 comme l'indique erronément sa tombe tohognoise) et est décédé en 1964. (1)

Il mena une brillante carrière administrative et devint inspecteur à l'Office des Chèques Postaux à Bruxelles. C'est là qu'il fit la connaissance d'Élise Van Roo-sebeke qui devint son épouse. Ils se fixèrent dans la Capitale. Le couple n'eut pas de descendance.

Loin de sa famille et de son village natal, Remy profitait souvent de congés pour venir se replonger dans l'ambiance de ses jeunes années dont il était si nostalgique.

Toute sa vie, il exerça ses talents de narrateur à de multiples occasions, se faisant écrivain, poète et accessoirement musicien, par esprit d'escapade sentimentale vers son patelin de naissance.

Il rédigea quelques poèmes agrémentés de petits croquis un peu naïfs, dans lesquels il dévoilait son attachement indéfectible pour son Tohogne. Rassemblés dans des cahiers, il les dédia e.a. à sa filleule Françoise Ponthier et à sa petite-nièce Marcelle Hubin.

Il composa des chansons en wallon liégeois comme « Às djvôs d' bwès galo-pants », publiée dans l'ouvrage intitulé « Su tchants su voyes » par Joël Thiry, Musée de la Parole en Ardenne, 2014. Enfin, des légendes et des rubriques touristiques vantant de jolis coins de chez nous parurent dans plusieurs publications de renom ainsi que quelques nouvelles dont « Le siropier » paru dans le n° 40 de « Terre de Durbuy ».

Un recueil intitulé « Les types de mon enfance », offert à son neveu Christophe Théate (1901-1983), un autre écrivain dialectal bien connu chez nous, contient trois nouvelles. Ce cahier a été « miraculeusement retrouvé » ! La nouvelle « La jaunisse de Bonnette » ou « Un Wérisien bien perturbé ! » vient d'être publiée dans le Bulletin du Cercle historique « Terre de Durbuy » n° 157 de septembre 2021. Et ici même, vous pourrez lire « Purnale ». L'histoire se passe à Tohogne et, accessoirement, à Durbuy, au temps de son enfance. Est-ce la restitution des ambiances que l'auteur a connues bien avant son adolescence ? Partiellement, sans aucun doute. Les anecdotes qui nous sont contées ici sont-elles authentiques ? On ne sait et il est trop tard pour « faire l'enquête ». Des noms ont été volontairement modifiés car ce récit, rédigé vraisemblablement vers 1950, ne pouvait être trop précis, de peur d'indisposer encore des personnes apparentées.

F. B.

(1) Ses parents : Pierre Joseph Ninane, menuisier (1847-1904) et Marie Léonie Bihay (1853-1908). Ses huit frères et sœurs : Odile, Marie Pauline, Elvire, Alphonse, Lydie, Cyrille, Ernest et Marie Elvire.

Quand je me reporte aux jours de mon enfance, je revois, comme s'il était vivant, comme si c'était d'hier, un homme dans la force de l'âge, de mine joyeuse et très obligeant qui s'appelait Monsieur André.

Il était riche, mais charitable, d'une charité montrant la bonté de son âme. Aussi était-il considéré dans notre village de Tohogne et avantageusement connu dans les communes environnantes.

Les propos des aînés m'ont appris que Stanislas André, fils d'un grand propriétaire terrien, avait suivi, un peu contre son gré, les cours de droit à l'Université de Liège.

Par les protections, il était arrivé à une situation supérieure dans la magistrature, ce qui lui avait donné une certaine notoriété dans la haute société liégeoise. Mais ce descendant de paysans ne s'était jamais plu une seconde dans la cité industrielle. La vie enfiévrée et le tapage d'enfer de la ville lui pesaient énormément. Les grands espaces et le bon air de la campagne lui manquaient. Il regrettait tout ce qui avait charmé son jeune âge : le jardin plein d'arbres fruitiers, les anciens partenaires, les joies sans mélange d'une existence tranquille avec des voisins qui se mettraient en quatre pour rendre service.

Pendant des années, son seul bonheur avait été de se retrouver, par intervalles, au milieu des gens qui l'avaient vu grandir, dans le village pittoresque où s'était passée sa première jeunesse. Tant de souvenirs, disait-il, l'attachaient à ce sol rustique et à cette paisible région, que c'était un déchirement lorsqu'il devait retourner dans les tumultes inquiets de la ville, où l'espace et la lumière lui étaient mesurés et où il se sentait perdu dans la fourmilière d'automates courant à leurs affaires.

Stanislas avait trente-trois ans quand son père mourut subitement. Le magistrat étonna ses amis citadins en abandonnant brusquement sa brillante carrière.

Prétextant que l'air des sapins et des rochers lui était nécessaire et que sa vieille mère serait heureuse qu'il vive à ses côtés, il revint au village pour



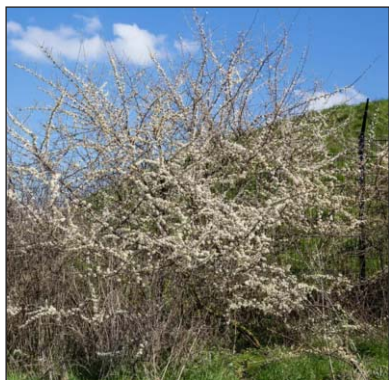
Panorama de Tohogne vu du «Doyard» vers 1910.

pouvoir cultiver des fleurs, émonder des arbres et soigner une basse-cour.

Pendant un certain temps, il avait reçu, chez lui, les grands manitous du barreau liégeois, qui venaient volontiers passer quelques jours de vacances dans un coin charmant et peu fréquenté. Mais, petit à petit, ces visites s'étaient faites plus rares et Monsieur André avait fini par rompre toutes relations avec ses connaissances de la ville.

À l'époque où j'étais écolier, il vivait en rentier sur ses terres et sa florissante santé ainsi que sa jovialité démontraient qu'il s'en trouvait bien. Il ne devait se priver de rien pour le manger ou pour les menus plaisirs. À part cela, son genre de vie était aussi simple que celui des autres habitants.

On l'avait surnommé « *Purnale* » à cause d'une manie aussi innocente que bizarre. Dès que les prunelles avaient fait leur apparition sur les buissons d'épine noire, l'ancien magistrat ne passait jamais près d'un prunellier sans y cueillir quelques fruits. Il en avait toujours sur lui et ne se gênait pas pour en offrir à quiconque le rencontrait. Quand on lui faisait remarquer que l'on n'aimait pas ces petites baies âpres et sûres, il affirmait que c'était là une source de philosophie et de contentement de soi-même et il engageait fortement son interlocuteur à l'imiter. Il n'en fallait pas plus pour qu'il soit affublé du sobriquet « *Purnale* », nom patois de la prunelle.



Prunellier (épine noire) en fleurs.



De belles prunelles !

Cet homme aurait pu se laisser vivre sans souci ; mais il avait l'intuition de l'utile et la vocation de la serviabilité. Il s'était mis tout naturellement à la disposition de ses compatriotes.

Toutes les matinées, il recevait dans son bureau un grand nombre de villageois, venus pour des raisons diverses solliciter un service. Les cultivateurs des environs priaient le savant d'écrire aux comices agricoles ou au contrôleur des contributions. Le fermier désireux de faire entrer son fils à la gendarmerie, l'étudiant cherchant un emploi dans les administrations, l'ouvrier qui voulait travailler au chemin de fer ou au télégraphe, tous s'adressaient à ce personnage influent. Les paysans menacés de procès, les braconniers pris en flagrant délit, les bailleurs de fonds ou les endettés allaient trouver *Purnale* qui, en fumant force cigarettes, donnait des conseils bénévoles, rédigeait les correspondances ou promettait son intercession.

Que de différends entre paysans intraitables ont été aplanis grâce à sa bienveillance ! Que de lettres de recommandation ont été données par cet avocat ! et tout cela gratuitement, sans jamais faire payer ni papier, ni timbre. Quand on le remerciait, il semblait tout gêné ; il s'informait de la famille du solliciteur, lui offrait une « Khalifas » ou une prunelle et se mettait à son service pour l'avenir.

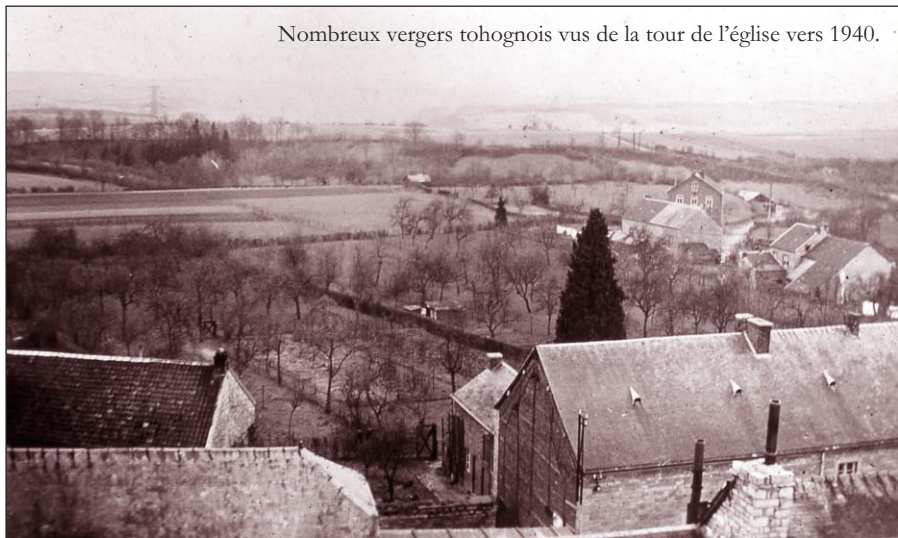
L'après-midi, quel que fût le temps, *Purnale* était dans la campagne. Toujours accompagné d'un basset ardennais, nommé Mirza, qui le suivait comme son ombre, habillé d'un vieux costume, coiffé d'un chapeau à larges bords et chaussé de gros soliers cloutés, il bravait les intempéries et s'en allait, un outil sur l'épaule, dans ses bois ou dans ses prés. Il réparait

une clôture de prairie, plantait de jeunes arbres ou tondait une haie de ronces. À la nuit tombante, on le voyait revenir, ployant sous une charge de branchages, ou portant un paquet de champignons, une canette de fraises ou de myrtilles. Dans les moments de presse, il n'était pas rare de le voir donnant un coup de main à son fermier et quelle que fût la besogne, il ne se laissait pas devancer par les travailleurs habituels.

Dans ses tournées, il lui arrivait fréquemment de surprendre sur ses propriétés, des bûcherons occupés à se faire une provision de bois, ou des paysannes coupant du fourrage pour leurs bêtes. Bien souvent, il ne se montrait pas et ces gens étaient étonnés d'apprendre, par d'autres, que *Purnale* était venu sur les lieux. Si le délit dépassait vraiment les bornes, ou si le propriétaire se rappelait qu'il y avait par trop récidivé, il s'approchait du maraudeur, lui parlait beaucoup du droit d'user et d'abuser des choses et un peu du danger de prendre le bien d'autrui. Le voleur, tout déconfit, s'excusait et voulait s'en aller. *Purnale* l'autorisait à emporter son butin, lui présentait la petite prune habituelle et regardait partir le délinquant en caressant son chien.

Il possédait un grand verger à proximité de l'école des garçons et s'arrangeait pour passer souvent à proximité au moment de la récréation. Trouvant plaisir à voir courir les enfants et entendre leurs cris joyeux, il s'arrêtait parfois, déposait son panier de cerises ou de pommes et procédait à une distribution de ces fruits succulents. L'enfance est espiègle et la re-

Nombreux vergers tohognois vus de la tour de l'église vers 1940.



connaissance n'est pas son fort. Ayant adressé un petit remerciement, chacun reprenait ses jeux, la bouche encore pleine.

Nous ne lui savions aucun gré de ses bontés. Au contraire, ses vergers étaient pillés de préférence aux autres propriétés du voisinage. Vu l'étendue de ses biens, nous réalisions qu'il ne pouvait, comme les manants de l'endroit, avoir l'œil à tout et l'impunité nous paraissait certaine.

Cependant Prunalle donna un jour à deux écoliers, une leçon, que pour ma part, je n'oublierai jamais.

Mon meilleur ami et moi avions combiné d'aller dérober des pêches dans le jardin du rentier. Il faut dire qu'à cette époque, les pêches étaient fort rares dans nos villages du Luxembourg. Nous en avons mangé une fois lorsqu'on avait baptisé le fils du directeur de la laiterie ; la marraine ayant fait donner à chaque enfant qui se trouvait à la sortie de l'église, un de ces fruits délicieux. Nous savions qu'il y en avait de magnifiques dans le jardin de Monsieur André et nous avions comploté d'en aller faire la cueillette un jeudi après-midi.

Au moment de la méridienne, où tout semblait assoupi, nous escaladons la barrière du jardin et nous nous faufileons derrière l'écran de groseilliers jusque sous le fameux pêcher. Les fruits merveilleux pendent jusque terre et nous n'avons pour ainsi dire qu'à ouvrir la bouche. Autour de nous, le rideau des arbustes et des plantes de toutes sortes nous donne l'impression d'une sécurité parfaite et nous commençons un véritable festin.

Tout à coup, nous entendons un chien aboyer dans le lointain et nous apercevons au bout de l'immense verger, *Purnale* occupé à éparpiller le fumier et épandre les taupinières. Le basset continue à donner furieusement de la voix et le propriétaire regarde dans notre direction. Nous pensons qu'il ne nous a pas vus, car il se remet au travail. Nous nous consultons sur le moyen de partir sans être aperçus. N'osant repasser par la barrière devant la maison, nous cherchons une autre issue, quand nous remarquons l'homme qui s'arrête, enlève son couvre-chef, fait quelques mètres à pas de loup, s'élance et plaque son chapeau par terre. Ce manège nous intrigue fortement. *Purnale* se relève, s'avance alors de notre côté en criant : « Eh, gamins, venez vite ! ».

Tableau... Les deux garnements, se voyant découverts, ne savent plus s'il faut décamper ou rester. La preuve de leur larcin est dans leurs poches gonflées de fruits. Ils craignent une correction, un procès-verbal peut-être. La situation leur apparaît tout à fait désespérée, quand *Purnale*, s'étant rap-

proché, fait de grands gestes et répète : « Venez vite..., j'ai besoin de vous ! ».

Les petits maraudeurs s'avancent avec hésitation vers le propriétaire qui leur explique qu'il a eu la bonne fortune de trouver un nid de richichi ; que la mère couve sur les œufs ; qu'il est parvenu à emprisonner nid et volatile sous son chapeau. « Vous avez la main plus fine que moi, dit-il, venez prendre l'oiseau en faisant bien attention. »

Surpris et contents qu'il ne soit pas fait allusion à leur méfait, les enfants écoutent le chançard vanter les qualités exceptionnelles du richichi. Ils sont enchantés à l'idée qu'ils vont voir un oiseau rare qui leur est inconnu, mais dont ils ont souvent entendu parler avec mystère et toujours pour affirmer ses mérites extraordinaires...

Heureux, n'ayant plus rien sur la conscience, ils suivent le maître jusqu'à la bordure du verger.

Le « panama » est bien sur le sol, près d'un poirier, sur les racines duquel poussent des bouquets de rejetons. Le cœur des gamins bat plus fort lorsqu'ils s'agenouillent près du chapeau. L'opération est délicate. L'un — ne précisons pas lequel — appuie sur les bords avec précautions ; l'autre passe lentement la main pour s'emparer de l'oiseau. Soudain, un cri de colère retentit, suivi d'une bordée d'injures en al : des *Purnale*, macralle, vandle, crotalle... qui se suivent avec précipitation. Le richichi n'est autre que... oserais-je le dire ?... Enfin, ça ne sent pas la rose..., et le gaillard en prend pour son rhume.

Le farceur, qui avait médité la correction et si bien réussi cette attrape, s'en va en sifflotant et le mystifié reste tout penaud tandis que l'autre gamin rit à gorge déployée. Une dispute s'ensuit et en fin de compte, les deux maraudeurs sont aussi barbouillés l'un que l'autre. Il ne leur reste qu'à sortir du verger ; ce qu'ils font en pensant aux railleries dont ils vont être l'objet, quand *Purnale* aura raconté l'affaire aux voisins.

Il n'en dit jamais mot à personne. Mais par la suite quand il nous rencontra, il souriait d'un air entendu, et comme il versifiait volontiers, il nous chantait en prenant une attitude mystérieuse :

« Le richichi dit-on porte bonheur,
Est-il pinson, rossignol ou serin ?
Pour comprendre son chant et son odeur,
Il faut vraiment le tenir dans la main. »

Quand il remarquait notre dépit, il sortait de sa poche deux belles poires

ou quelques pruneaux, que nous acceptions sans rancune ; puis il nous chargeait de faire quelque commission pour laquelle nous recevions une « dringuelle » qui nous faisait bien plaisir. Connaissant sa générosité, nous mettions beaucoup de zèle à nous acquitter des missions commandées car nous n'étions pas les seuls à profiter de ses largesses.

Rares étaient les gamins du village qui ne rôdaient pas parfois dans les parages de la maison du rentier pour être à sa disposition dans le cas où il aurait besoin d'un garçon de courses.

Vers le soir, quand il travaillait dans le courtil ou dans la remise, ou qu'il était assis sur la « pavée », nous étions souvent toute une bande à s'ennuyer. Si la cloche de l'église se mettait à sonner pour nous appeler à la prière du soir, il nous disait : « Allez vite au salut ! », et pour nous faire partir, il devait souvent nous menacer de tout raconter à nos parents.

Parfois, il avait toutes les difficultés du monde à se débarrasser d'un petit importun trop tenace. Alors, pour être tout à fait tranquille, il inventait des attrape-nigauds, dont il s'amurait beaucoup quand le petit crampon tombait dans le panneau. Mais le farceur n'était pas toujours celui qui riait le dernier. Un jour, comme j'étais resté après les autres, il me dit en me tendant une pièce de monnaie : « Voudrais-tu aller chez Bontemps chercher pour vingt-cinq centimes de semences de



Maison des trois sœurs Chariot début des années '70
(ancienne habitation Bontemps).

tricoises ?... » Sans réfléchir, je cours à la boutique désignée. C'était à mes yeux, le plus magnifique magasin du monde. De la remise devant laquelle on passait d'abord, sortait une odeur pénétrante de pétrole et de saurets qui se répandait dans le voisinage ; mais de la boutique même, se dégageait un arôme agréable de café, de chocolat et d'étoffes qui n'existe que dans les anciennes maisons où on vend de tout. Pour les enfants, il y avait, en plus, un parfum de bonheur, dû à la présence de beaux oiseaux exotiques encagés dans une grande volière et d'un superbe serin dont j'admirais le chant merveilleux.

Je me vois encore poussant la porte d'entrée aux verres artistement colorisés. Les tubes de différentes grandeurs formant carillon exécutent un air joyeux accompagné des roulades rapides du canari. Les tourterelles murmurent tendrement et les perruches exhibent leur plumage aux couleurs variées. Dans le fond, la porte du salon est ouverte et je peux voir les tableaux, les fauteuils, le piano, tout ce qui me semble être le comble de la richesse. La fille de la maison qui vient me servir est très jolie ; elle a été en pension, s'habille élégamment et parle très bien. Elle passe pour être un peu la bonne amie de celui qui m'envoie. Avec un gentil sourire, elle me demande ce que je désire.

– De la semence de tricoises pour vingt-cinq centimes, dis-je en regardant l'opulent étalage qui m'environne.

– Pardon. Je n'ai pas bien compris.

– De la semence de tricoises pour *Purnale*, dis-je en lorgnant les friandises et les jouets.

– Bon, fit-elle très affable en me tapotant la joue.

Puis, de plus en plus souriante, elle va fouiller dans un tiroir et prépare un sachet. Elle me le remet et dit que je lui ferais plaisir en présentant ses compliments à *Purnale* et en le prévenant que la plante qu'il demande germe difficilement et qu'il faut l'entourer de beaucoup de soins et de douce chaleur. Après m'avoir donné un bonbon, elle m'ouvre la porte avec une grâce charmante et comme je formule un petit merci, elle me dit un aimable « à votre service » et je cours vers la demeure de *Purnale*.

Le fils du siropier que je rencontre m'arrête et me demande où je vais. Je lui explique la commission dont je suis chargé ; mon camarade me regarde étonné et déclare n'avoir jamais entendu parler d'une graine portant le nom de tricoise. « Tu as été roulé » dit-il. Curieux, nous ouvrons le sachet et nous voyons, à côté d'un paquet de vulgaires Khalifas, une boîte de ci-

garettés orientales à bout doré valant à elle seule une petite pièce blanche et au fond du sac un billet fermé avec du papier collant de timbre-poste. Hésitant un moment, nous retournons la boîte dans tous les sens, admirant la décoration et cherchant un moyen de goûter ces petits rouleaux blancs si coûteux, que seuls les riches peuvent se payer. Puis, tout à coup, nous prenons la décision de l'empocher purement et simplement et nous courons porter le sachet à *Purnale* qui, goguenard, une tenaille en main, chante en nous voyant arriver :

« Apprenez, villageois, villageoises
Qu'une tenaille, c'est un tricoise. »

L'oreille basse, comme si nous étions réellement les dindons de la farce, nous nous éclipsions et nous partageons sans remords, les splendides et délicieuses cigarettes à bout doré.

Si Monsieur André trouvait parfois son plaisir à berner les petits garçons, il savait mieux que personne se faire leur grand ami et leur éducateur. Pour ma part, au fur et à mesure que j'ai grandi, j'ai eu pour lui une estime toujours plus respectueuse et j'ai fini par le vénérer comme un bienfaiteur. Je sens que je vais raconter ici les plus ravissants souvenirs de mon enfance.

À l'automne, lorsque la chasse était ouverte, le riche propriétaire aimait aller une fois par semaine, arpenter les champs, le fusil au dos, accompagné de son basset et d'un petit porteur de carnassière. J'ai fait ce métier pendant trois années consécutives. Je recevais deux francs pour parcourir durant deux ou trois heures, les éteules, les champs de trèfle ou de betteraves. C'était bien payé et les autres gamins étaient jaloux du profit et de l'honneur qui m'étaient accordés.

Le lundi après-midi, le chasseur venait me quérir à l'école au moment de la récréation. Nous partions par les triches du thier del Hesse, où le tireur, très adroit, abattait d'ordinaire une paire de perdrix ou un faisan. Nous longions ensuite le bois de Charneux où pullulaient les lapins et les lièvres. Un de ces petits mammifères rongeurs venait bientôt remplir le carnier. À ce moment, la chasse était finie et le gibier pouvait se montrer impunément. Que de fois, j'ai montré à portée de fusil, un couple de faisans ou une compagnie de perdrix ! Le chasseur s'arrêtait, faisait parfois le geste d'épauler mais ne tirait pas. Mon impatience et mon dépit se manifestaient souvent par des ricanements grossiers accompagnés de juréments ; mais l'homme me calmait et disait qu'il ne fallait pas détruire sottement ces petites bêtes du Bon Dieu. Je lui demandai un jour de tuer



Chasseur d'antan.

un lapin pour moi. Il me regarda d'un air moqueur et me dit :

– Je te donne deux francs pour porter le sac, je veux bien aujourd'hui t'accorder exceptionnellement deux francs de dringuelle ou un lapin, choisis !

– Je préfère les deux francs ! dis-je aussitôt.

Je savais que pour ce prix, j'aurais facilement deux lapins chez le garde-chasse habitant près de chez nous. J'avais déjà entendu parler d'ailleurs de l'orgueil propriétaire et je comprenais bien que Monsieur André tenait à conserver une chasse giboyeuse pour la battue qu'il organisait une fois par an et à laquelle il invitait de nombreux et riches chasseurs de la région. Aussi, je n'ai plus, par la suite, formulé semblable demande.

Nous continuions donc la randonnée comme de paisibles promeneurs et nous nous amusions comme deux galopins faisant l'école buissonnière. Monsieur André était vraiment habile dans l'art si doux de gagner les cœurs des enfants en s'occupant de leurs plaisirs. C'est lui qui m'a appris à faire des trompettes avec des pédoncules de pissenlit ou des tiges de blé vert. Il était maître pour fabriquer des sifflets avec l'écorce de saule et m'aidait souvent à confectionner des canonnières et des arbalètes.

Nous montions le long du bois de sapins qui couronne la crête de la colline Les Monts et nous nous dirigeons vers la croix de Longueville. Au point culminant, *Purnale* s'asseyait sur un banc rustique qu'il avait construit

lui-même. Après un certain temps, Mirza, las de jouer avec moi, sautait sur le banc et je m’asseyais à mon tour. Alors avait lieu un cours de géographie étrange et amusant à la suite duquel je m’imaginai avoir contemplé le plus beau panorama du monde.

– Considère attentivement, me disait mon professeur, cette énorme étendue que tu vois autour de nous. Regarde d’abord cette chaîne de co-teaux escarpés ; c’est la rive droite de l’Ourthe, la séduisante rivière, qui s’enroule comme un collier de pierreries mouvantes autour de notre cher village. Au Nord, passé cette merveilleuse succession de paysages, la route escaladant le flanc de la colline, c’est la trouée de Hinonsart, où les jeunes gens vont danser chez Marie Polyte. Juste à côté, le village de Sy avec ses rocs noirs décorés de dentelles grises. Plus loin, dans la gaze légère de l’horizon, les tilleuls de Saint-Roch ; – j’ai été deux ans à l’école normale dans ce village. Tiens, prends un moment mes jumelles, tu distingueras mieux ces arbres séculaires sur lesquels les amoureux de la Fagne vont graver leur nom... Vers l’Est regarde très loin, dans ce cadre farouche, la crête avancée des Ardennes : Villers-Sainte-Gertrude avec son imposant castel ;



Verlaine-sur-Ourthe vu du lieu-dit *Crefix-Hubenne* à Tohogne le 4 octobre 2021.

— dire que Calotte y a été pédestrement tous les dimanches pendant neuf ans pour courtoiser Alénie, qui l’a fait ensuite enrager toute sa vie... Izier et ses belles fermes-châteaux ; Heyd avec son église perchée dans la montagne, — le courage ne doit pas manquer aux braves qui vont tous les jours à la messe ! ; Wéris et Oppagne avec leurs dolmens préhistoriques et puis toute la Famenne jusque la ville de Marche, dont le soir venu, on peut compter les lumières de la station. À l’avant-plan, la croix de Herbet où les armées de Guillaume de la Marck se sont fait fricasser ; la butte surplombant Bomal ; le mont Pelé faisant la nique au clocher de Barvaux. Cette gorge sombre, c’est le fond de Glawan, ses roches mystérieuses et ses dangereux marécages. Tourne-toi maintenant vers le Sud et mesure l’immense bois de Viné, avec ses hêtres géants, ses chênes à bois dur, abritant encore des renards et des sangliers et où, il y a cinquante ans, les piqueurs du baron de Favereau ont tué les derniers loups de Haute Belgique. Enfin à l’Ouest, derrière les drèves aux caprices élégants du domaine de Jenneret, c’est la gras et fertile Condroz, les prairies vertes et leurs bestiaux des fermes de Clavier et d’Ouffet. Voyons, répète !



Le Mont pelé dans les années trente.

Et le maître demandait à l’élève fort distrait de citer le nom de telle hauteur dominant une agglomération de minuscules bâtisses ou de tel village dont le clocher dépassait l’aplomb des collines boisées. Quand j’hésitais, il me tendait une prune en disant : « Cela te rafraîchira la mémoire » ; et si je nommais exactement l’éminence ou le hameau, je ne

devais pas m'attendre à être beaucoup félicité. C'était déjà bien quand il consentait à dire que je n'étais pas aussi bête que je le paraissais, ou qu'il était ébahi que le curé ne m'avait pas encore donné la place de bedeau.

Cependant, il m'arrivait d'estropier ou de mélanger volontairement les noms demandés. « Tu as encore attrapé le bœuf par le pis ! », s'écriait mon professeur ; et les blagues au gros sel pleuvaient sur mes oreilles. Je laissais passer un peu l'orage, puis je demandais le plus naturellement du monde :

– Monsieur André, prêtez-moi un moment vos lunettes d'approche.

C'était pour examiner à nos pieds les objets fortement grossis de notre village de Tohogne ; la maison de mes parents, l'école d'où sortaient mes camarades, la forge où on ferrait les chevaux des fermiers, la boucherie où on brûlait un cochon abattu ; l'aermotor dont Poupoute graissait la roue... J'aurais regardé des heures, si le propriétaire ne m'avait réclamé la lorgnette ou ne m'avait dit qu'il était temps de partir.

Nous nous remettons en route et redescendons par le Crucifix Kaye et la laiterie. Monsieur André m'offrait un « soda » au cabaret du siropier, me donnait deux francs et je prenais congé jusqu'à la semaine suivante.

Un jour, un lundi digne de mémoire pour moi, il y eut changement dans l'itinéraire. Ayant abattu deux perdreaux et un lièvre d'une taille exceptionnelle avant d'arriver au bois de Charneux, l'heureux chasseur me dit :



L'Administration et l'école communales de Tohogne vers 1970.

– C’est aujourd’hui la foire Saint-Martin à Durbuy. Veux-tu venir avec moi ? Nous irons voir s’il y a de l’entrain.

– Bien volontiers, fut naturellement ma réponse.

– Nous aurons l’occasion de faire prévenir chez toi par des gens de Tohogne que nous rencontrerons.

– Ce n’est pas nécessaire, affirmai-je.

Je savais qu’on ne serait pas fort inquiet à la maison. J’étais le plus jeune d’une famille de neuf enfants où, comme dans la plupart des ménages de la campagne, dès dix ou onze ans, chacun devait à cette époque, travailler dans les champs ou dans les fermes pour rapporter un peu d’argent. Ce n’était pas une tragédie quand l’un ou l’autre rentrait tard. On pensait qu’il avait trouvé à souper chez son employeur ; c’était autant d’économisé.

Nous prîmes le chemin des Arbois. C’est une jolie promenade à forte pente à travers une lande schisteuse où ne croissent que des bruyères et des genêts, quelques pacages envahis par les ajoncs et où surgissent isolés et chétifs des buissons d’aubépine et d’églatier.

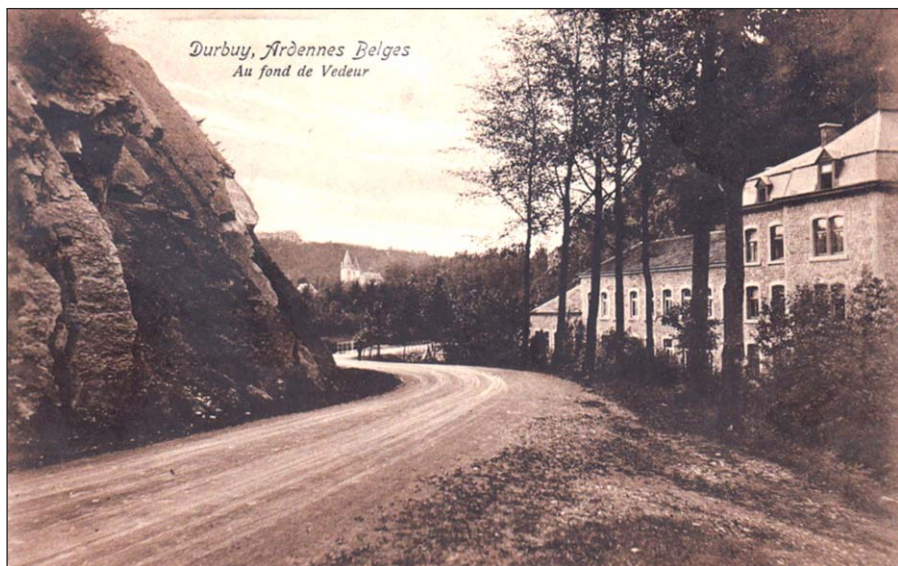
Monsieur André était d’humeur particulièrement enjouée. Il était gai et insouciant comme un enfant. Il me disait de courir me cacher dans les buissons, puis lançait Mirza à ma recherche. Lorsque j’étais découvert, c’étaient des exclamations de joie qui n’en finissaient pas. Nous prenions plaisir aussi à jeter des pierres que le chien, bon rapporteur, ne manquait jamais de retrouver. En jouant ainsi nous arrivâmes au ruisseau de Sainte-Geneviève, qui concentre les eaux des collines arides aboutissant au bois de Viné et qui se glissent furtivement sous les feuillages à travers le Fond de Vedeur pour aller se jeter dans l’Ourthe à Durbuy. L’ancien avocat, qui racontait très bien, me fit un récit de l’apparition que la célèbre sainte aurait fait à une pauvre femme implorant la guérison de son enfant, qui était couvert de maux sur tout le corps. Il me montra la statuette encastrée dans un hêtre en signe de reconnaissance et me fit débarbouiller un peu pour être plus présentable. Comme il cueillait des prunelles, j’en coupai aussi quelques poignées que je mis telles quelles dans le sac à côté du gibier.

Le fond de Vedeur, véritable cuvette, où jamais un rayon de soleil n’est parvenu, est connu pour sa fraîche et dangereuse influence climatique. Nous ne nous y attardâmes pas longtemps et nous suivîmes hâtivement la grand-route qui conduit en quelques minutes à Durbuy.

On ne peut entrer dans le site splendide qu’est la plus petite ville de



Le site de Sainte-Geneviève en 2007.



Durbuy - Le Fond de Vedeur vers 1916.

Belgique, sans s'extasier sur les hautes murailles de rocs qui l'entourent, sans admirer d'un même coup d'œil, le château féodal protégeant la petite église adossée aux rochers et l'Ourthe s'attardant sous le pont et autour de l'hôtel de ville.

Ce jour, cependant, tout cela ne m'intéresse pas beaucoup. C'est kermesse ! La grand-place est emplie d'une multitude affairée. Des carrioles sont rangées en file devant les maisons ; une bigarrure de tentes aux couleurs éclatantes ; des chants, des cris, les détonations des jeux de tir, les musiques de manèges ; que de vie et de mouvement !

Nous traversons lentement le champ de foire, au milieu des jeux et des boutiques de toutes sortes entre lesquels circulent, comme un flot lent et mêlé, les acheteurs et les curieux. L'ours faisant le beau, la danseuse sur fil de fer et le mangeur de feu sont pour moi des attractions nouvelles et presque miraculeuses. Aussi, Monsieur André doit souvent m'arracher à ma contemplation béate. Voilà pourtant qu'il s'arrête près d'un groupe faisant un cercle autour de deux bohémiens : un homme jouant de l'accordéon et une femme chantant une chanson qui a énormément de succès : « le petit Ballon Rouge ». Pour dix centimes, il achète paroles et musique puis, après quelque temps, sous les encouragements de la chanteuse, nous reprenons le refrain avec les autres badauds :



Roulottes foraines à Durbuy vers 1910.

*« Je ne comprends pas ces propos étranges
Pourtant, j'entends bien, tu disais tantôt
Qu'on n'la r'verrait plus et qu'parmi les anges
Elle était partie dans le ciel là-haut... »*

En poursuivant notre visite des attractions, *Purnale* me dit que nous ne pouvons pas être venus à la fête sans que j'aie un tour sur les chevaux de bois. Nous nous dirigeons de ce côté, lorsque le notaire de Durbuy, qui stationnait devant l'installation, interpelle mon compagnon.

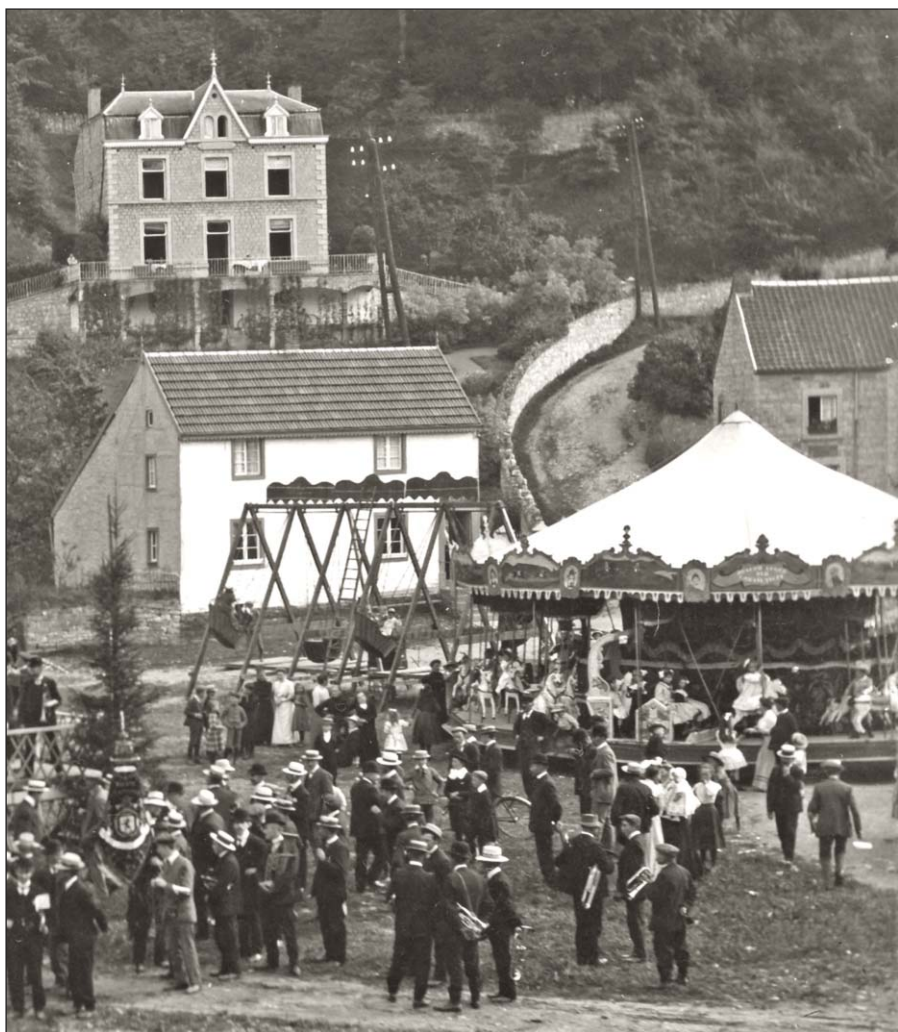
– Bonjour Stanislas, je suis content de vous voir. J'ai des affaires intéressantes pour vous, des placements rémunérateurs. Il faut absolument que vous veniez à mon étude.

– C'est que je ne suis pas seul, je viens de la chasse avec le gamin que j'ai entraîné jusqu'ici.

– Qu'à cela ne tienne ! Ma fillette est sur les chevaux de bois. Le gaillard restera bien une demi-heure avec elle. J'ai des abonnements pour mes enfants afin d'être plus tranquille, il en bénéficiera.

Le manège arrêté, l'homme me fait monter sur un « cheval galopant » à côté d'une gamine de mon âge. Il montre des papiers à la femme chargée de percevoir le prix des courses, dit quelques mots à sa fille et entraîne son client et ami vers son hôtel qui est à deux cents mètres de l'autre côté du pont.

Tout d'abord, je suis émerveillé par les décorations, les belles peintures, les postures dorées, tout le clinquant qui m'environne. Puis je suis intimidé de me trouver à côté d'une si noble et si jolie personne. Ma voisine est richement habillée. Elle m'apparaît comme une petite princesse nordique avec son manteau d'hermine, son béret marin posé sur de longs cheveux admirablement bouclés, de petites bottes vernies et des gants fourrés. Son visage rose pâle, sa petite bouche aux dents bien soignées, ses grands yeux frangés de longs cils noirs recourbés me font penser à la poupée que le messenger a rapporté de Liège pour sa fille. Quel contraste avec l'image du petit porteur que me renvoient les glaces de l'orchestration ! La course dans la lande des Arbois m'a donné des couleurs éclatantes. Avec mon pantalon de toile et ma méchante blouse de cotonnade, mes gros souliers crottés et ma tignasse au vent, je représente le plus beau spécimen du rude paysan nourri d'air et de soleil et les curieux qui s'arrêtent devant le carrousel ont bien l'air de s'en apercevoir. Au fond, cela m'importe peu et je cherche des mots aimables pour aborder la demoiselle, quand, le tour achevé, c'est elle qui, d'une voix douce, m'adresse la parole en un français impeccable



Carrousel de «chevaux galopants» à Durbuy en 1930.

et avec une courtoisie qu'on n'acquiert qu'au pensionnat.

– Vous êtes du village de Tohogne ? J'y suis déjà allée en voiture avec mes parents. Comment vous appelez-vous ?

– À la maison, on me nomme Remy. Mais mes camarades d'école m'appellent « le Trévire ».

– Pourquoi vous ont-ils donné ce nom bizarre ?

— Mon grand-père avait déjà été surnommé ainsi. Alors moi, je suis de chez le Trévire. Et toi, quel est ton nom ?

— Gabrielle d'Urselet.

— Chic ! C'est rupin !... Et tes camarades pour crier après toi ?

— Les chères sœurs nous défendent d'estropier les noms. Pour tout le monde, je suis Mademoiselle Gabrielle... Où as-tu été l'après-midi ?

— À la chasse avec *Purnale* et son chien.

— Avec qui ?

— Monsieur André, rectifiai-je un peu gêné.

— Qu'as-tu dans ta carnassière ?

— Un lièvre formidable, comme il n'y en a jamais eu sur la table du Doyen, même le jour de l'Adoration...

Ouvrant le sac, je montre fièrement le gibier. Un peu de sang a coulé de la blessure à la tête. La fillette en est véritablement apitoyée.

— Oh ! la pauvre bête, murmure-t-elle.



Enfants sur la Grand-Place de Durbuy à l'occasion de la Fête du Centenaire de la Belgique en 1930.

Et de la voir se détourner avec dégoût, je sens un petit choc au cœur. Comme elle ne dit plus rien, je fouille dans le carnier et je retire une poignée de prunelles. Je lui donne les plus belles et je mange les autres en avalant parfois quelque pépin. C'est à croire qu'elle n'avait jamais grignoté de prunelles ! Je ne saurais mieux dépeindre les grimaces qu'elle fit, qu'en comparant celles-ci aux contorsions et aux reniflements que faisait notre jeune chat quand on lui donnait du liquide trop chaud.

— Oh ! Remy, que c'est mauvais ! que c'est sûr ! déclare-t-elle en faisant la moue et en jetant avec dédain les prunelles qui, cependant, étaient mûres et mangeables.

À l'arrêt suivant, elle ouvre le mignon réticule qui pend à son poignet et retire une tablette de chocolat caraque. Elle la coupe en deux et m'en présente la moitié. J'ai quelque scrupule d'accepter. Pensez-donc, du chocolat caraque !... le meilleur et le plus cher des chocolats. Je n'en avais jamais dégusté que deux ou trois fois en récompense de commissions que j'avais faites pour la fille Bontemps. Enfin je prends le morceau et me confonds en remerciements. Et voilà que pour manger, elle s'est dégantée et une petite main toute fine m'apparaît, une main admirable ornée d'une bague brillante et d'un lourd bracelet en or. J'en suis tout ébloui un instant.

La conversation dérive alors sur les jeux de la kermesse. Évidemment, elle connaît cela mieux que moi et prend un plaisir extrême à me donner des explications sur les nouveautés les plus curieuses ou les plus surprenantes. Elle sait par cœur ce que joue la musique tonitruante du tourniquet. Et c'est un charme pour moi de l'entendre chanter les morceaux célèbres qui sont en vogue et dont je ne connais que les airs :

Heure exquise qui nous grise lentement

La caresse, la promesse du moment...

ou encore :

Le p'tit cœur de Ninon

Est si petit. Est si gentil. Est si fragile

C'est un léger papillon...

Combien de temps a duré ce délicieux séjour sur le carrousel ? Je ne l'ai jamais su. Ce fut un moment de paradis. Je vivais un rêve merveilleux et pourtant toutes sortes d'idées envahissaient mon esprit à la fois. Ma pensée allait de cette charmante enfant à mes petits amis du village. Ainsi, il y avait des richards qui pouvaient s'offrir des abonnements sur les galo-

pants pour aller autant de tours qu'ils désiraient. Il y avait des privilégiés qui mangeaient du chocolat caraque, comme nous avalions des fruits sauvages. Et ces enfants étaient aimables et plus caressants que nous. Des comparaisons, de nombreux parallèles me faisaient trouver mesquines nos railleries et nos singeries dont étaient l'objet certains enfants liégeois qui revenaient en vacances chez des parents. Enfants gâtés, ouatés de soins, ils n'étaient jamais mêlés à nos jeux ni à nos plaisirs sauvages. Nous les jugions mal sans doute et un rien aurait pu nous rapprocher. Mais ce rien ? Ainsi cette gentille Gabrielle ne pourrait jamais être une camarade. Elle, une copine ? Quelle dérision !... On ne lui permettrait pas d'aller avec nous à la chasse aux hannetons ou à la tenderie aux moineaux. Il ne faudrait pas compter sur elle pour marauder des fruits, ni pour s'en aller par la neige, le soleil ou la pluie.

Tout à coup, la petite fille crie : « Voilà papa ! » Le manège arrêté, elle saute prestement en bas. Après une dernière caresse sur l'encolure du coursier qui m'avait porté dans l'enchantement, je rejoins Mademoiselle Gabrielle près des hommes qui nous disent qu'ils sont restés plus longtemps qu'ils ne pensaient.

Le papa, décidément très bienveillant, me demande :

– Eh bien, tu t'es amusé mon garçon ?

– Oui, Monsieur le Notaire.

Après des poignées de main, l'officier ministériel et sa fille s'apprêtent à nous quitter. Gabrielle revient vers moi et avec son sourire des plus agréable et des manières bien câlines me dit en mettant ses petites mains gantées sur mes épaules :

– Au revoir, Trévire !

J'en étais estomaqué. Je formulai un petit au revoir et pour me donner une contenance, je me mis à taquiner Mirza qui semblait tout heureux de m'avoir retrouvé. J'avais remarqué les tics de *Purnale*. Avec le caractère que je lui connaissais, il était certain qu'il allait me « charrier » pour me « mettre sur la canne ».

En effet, les autres partis, il m'interpelle aussitôt :

– Elle sait déjà qu'on te nomme le Trévire ? Tu ne perds pas ton temps mon ami et tu ne te mouches pas du pied. Tu prétends à présent charmer les filles de notaire... Que lui as-tu raconté ?

– Rien d'intéressant.

– Lui aurais-tu fait croire que tu captures les aurochs à la course ? Ne te gobe pas. Elle est assez fine pour comprendre que tu reviens plutôt de la chasse avec tes poches remplies de caracoles et ta casquette pleine de nêfles...

Souhaitant que le blagueur cesse de m'importuner, je cherche cependant le moyen de lui clouer le bec le plus respectueusement qu'il sied envers un supérieur.

– Si tu avais été un vrai Trévière, continue-t-il, tu aurais proposé d'être son galant.

N'hésitant plus, je dis d'un air pincé :

– En tout cas, elle ne vous aurait pas plu beaucoup.

– Pourquoi ?

– Elle ne sait même pas mâcher des prunelles. Quand elle en a une en bouche, on croirait voir une poulette qui a avalé une noix pour déjeuner.

– Mes félicitations. Comme effronterie, ce n'est pas mal. Si tu savais répéter ton catéchisme comme tu sais lancer des piques, tu serais certainement le premier pour faire tes Pâques. Enfin, il faudra que je raconte celle-là au notaire, achève-t-il en riant.

Puis regardant sa montre :

– Autre chose camarade : il est temps de rentrer. Si nous prenions au raccourci par le chemin de Warre ?

– C'est comme vous voulez.

Nous retraversons la place toujours plus encombrée et nous empruntons le sentier abrupt qui monte presque à pic par les « Pierris ». Nous jetons parfois un regard en arrière pour revoir la foire Saint-Martin. Le spectacle est grandiose. Les lampes à acétylène du carrousel et des balançoires reflètent leur lumière blanche dans l'Ourthe ; les lampes à huile ou à pétrole des échoppes jettent des lueurs jaunâtres et des ombres sur une foule de badauds, qui vont, viennent, gesticulent et s'interpellent. Un bruit sourd domine les musiques des jeux et les cris des gens en liesse. C'est l'Ourthe qui coule sur les cailloux. Soudain nous arrivons en face de la chapelle du « Chera » construite dans le roc comme un belvédère ; mon compagnon de route s'arrête et me dit :

– Écoute comme c'est beau !

C'est la chanteuse qui a repris le petit Ballon Rouge :

*Âge insouciant, ignorant la vie
Âge où nous voyons le ciel toujours beau.*



Durbuy - La route de Warre et la chapelle Notre-Dame del Chera.

– Écoute donc Remy. C'est pour ceux de ton âge que cette chanson est faite. Moi j'ai déjà quarante-cinq ans. Quand tu en auras autant, il y a longtemps qu'on ne parlera plus du vieux *Purnale*. Entends donc, n'est-ce pas merveilleux ?

Et tirant la chanson de sa poche, il cherche dans la pénombre à accompagner ceux d'en bas.

*« Ah, ne gronde pas, petite mère chérie
Je l'ai fait exprès, j'ai choisi l'plus beau
Regarde il s'en va vers ma sœur chérie
Ma chère petite sœur qui est dans l'ciel là-haut. »*

– Allons, cette fois, il est temps de nous grouiller ; nous allons avoir l'estomac dans les talons.

Et silencieux, nous nous hâtons vers notre village.

Purnale me reconduisit jusqu'à la maison pour justifier mon retard et rentra chez lui.

Il s'était trompé en parlant d'oubli. Maintenant qu'il m'a été donné de dépasser le temps



La statue de N.-D. del Chera.



dont il parlait, je ne peux entendre la « Veuve Joyeuse », le « Cœur de Ninon », ou le petit « Ballon Rouge », sans me rappeler aussitôt la foire Saint-Martin et la jolie Gabrielle. Mais je retrouve surtout dans une vision intense la physionomie de *Purnale*, joyeux et débonnaire, me montrant d'un geste superbe les vastes horizons et me donnant de gais et nobles enseignements.

Stanislas André, dont le gousset était bien garni, qui était instruit et célibataire, aurait pu se payer des plaisirs à prix d'or. Il aurait pu voyager à l'étranger, visiter des musées, aller au théâtre ou aux manifestations artistiques de tous genres.

Rien de tout cela ne le tentait. Il devait donc aimer passionnément notre région, qu'il disait la plus belle du pays. À l'entendre, on aurait pu croire que tout à Tohogne était incomparable : le soleil était plus chaud, les bois plus ombrageux ; les fleurs sentaient meilleur et les oiseaux chantaient mieux que partout ailleurs. Mais s'il se plaisait si bien dans son petit village natal, il devait y avoir une autre raison : c'est qu'il y était considéré et recherché. Il affectionnait sûrement les gens simples qui vivaient à ses côtés, car il ne prenait jamais avec eux le ton d'un savant ou d'un maître. Il aimait prendre part à leurs projets, à leurs tristesses et à leurs fêtes. Aussi, les Tohognois en étaient-ils fiers et on peut dire que le village était imprégné de sa personnalité. Il ne se faisait aucune festivité sans que *Purnale* n'y soit entraîné de gré ou de force.

Ainsi, c'était toujours lui qui allumait le grand feu. Dans nos villages luxembourgeois, certaines coutumes gauloises sont encore en honneur. Par exemple, le dimanche du Carnaval, pour fêter la fin de l'hiver, on brûle le froid et ses misères. Vers 1900, cette cérémonie se faisait dans notre village avec beaucoup plus de solennité que maintenant. L'après-midi, les gamins allaient de porte en porte, les uns conduisant des brouettes, les autres porteurs de fourches, pour quémander de la paille, des fagots, des bûches ou tout autre bois de chauffage et ils échafaudaient un énorme tas sur la place du vivier. Après le salut, les gens s'assemblaient autour du bûcher. *Purnale* avait toujours l'honneur d'y mettre le feu. Sa seule présence



Le Grand feu de la Saint-Jean organisé « Sur les Monts » à Tohogne le 25 juin 2011.



Joyeux sauteurs du Grand feu au lieu-dit «la Fontaine» à Tohogne dans les années '70.

mettait de la joie et de l'entrain dans le groupe des curieux. Des jeunes gens masqués et travestis venus des hameaux voisins dansaient au son d'harmonicas et intriguaient galamment auprès des jeunes filles qui se trouvaient dans le cercle des regardants. Au fur et à mesure que le feu diminuait d'intensité, les plus agiles sautaient le brasier, selon la légende qui

veut que celui qui aura passé au-dessus du grand feu sera préservé des coliques toute l'année. Jeunes et vieux insistaient pour que *Purnale* saute à son tour. Après qu'il avait pris son élan et passé par-dessus les flammes aux acclamations de la foule, chacun avait à cœur d'en faire autant.

Quand le feu était éteint, tous rentraient pour souper avec des « wafes » fraîches et tendres que toute ménagère faisait en quantité pour des convives éventuels ; car « au grand feu, on mange où on veut ». Les galants étaient tenus à escorter leur promise et les amoureux étaient autorisés à reconduire leurs béguins jusqu'à la maison. Bon nombre d'accordailles se faisaient ainsi à l'occasion de la veillée du grand feu.

Une autre fête très suivie avant la première grande guerre, c'était le cramignon. Le mardi de la kermesse, les jeunes gens organisaient un cortège à la tête duquel se plaçaient les couples mariés pendant l'année. Au son de l'accordéon, on passait dans toutes les maisons où il y avait des jeunes filles. On les incorporait dans le cortège et, bras-dessous, bras-dessus, on parcourait le village.

Les manifestants s'arrêtaient devant chaque café où s'improvisait un bal populaire puis ils s'engouffraient dans l'estaminet. On consommait beaucoup, mais les cafetiers avaient à cœur de restaurer ceux que la fringale tenaillait. Les étrangers notamment pouvaient manger gratuitement de la tarte, des œufs durs ou de la viande de casserole. Pour que le cramignon ait son plein succès, il fallait naturellement aller chercher *Purnale* qui offrait facilement des tournées générales.

Les demoiselles étaient invitées à chanter leur petite chanson sentimentale, puis c'était au tour des hommes à entonner une romance ou fredonner une chansonnette. *Purnale* se faisait beaucoup prier, prétextant que c'était l'affaire des jeunes, qu'il n'avait pas de voix ou qu'il ne savait aucun chant comme il faut. Mais quand il était un peu éméché et que l'assistance réclamait avec insistance la chanson de Ninette, il finissait par chanter d'une voix de stentor :

*Lorsque je vis Ninette pour la première fois
Elle faisait la cueillette des fraises dans le bois...*

Et tous les noceurs reprenaient le refrain en hurlant en chœur :

*Embrasse-moi Ninette. Embrasse-moi
Tu es si coquette, Ninette, Ninette
Tu es si coquette, Ninette embrasse-moi...*

Alors, on était certain que le cramignon serait une réussite et que la joie et la gaieté dureraient jusqu'au matin.



Tambour utilisé
pour le tirage au
sort des conscrits.

Il y avait bien d'autres réunions encore où le rentier débonnaire était mis à contribution. À l'occasion du tirage au sort par exemple, sous prétexte de remettre un billet à ceux qui avaient tiré un mauvais numéro, *Purnale* ne manquait jamais d'aller retrouver les conscrits occupés à s'amuser dans le café du siropier.

Au souper de Sainte-Cécile, les musiciens réservaient une place d'honneur pour Monsieur André. Les fermiers en faisaient autant à la Saint-Éloi et les maçons n'auraient pas voulu fêter Sainte-Barbe sans inviter *Purnale* à vider la bouteille avec eux.

Hélas, ces parties de plaisir, ces buveries jusqu'au petit jour étaient une source de discussions dans la famille du rentier. Si en beaucoup de choses, comme toutes les mères, la vieille Madame André ne voyait que par les yeux de son enfant, sur le chapitre de la conduite, elle regrettait que Stanislas ne fût pas un saint. Elle souffrait des fredaines du garçon qui, à quarante-cinq ans bien sonnés, en faisait encore accroire à plusieurs « crapautes » à la fois.

Elle aurait voulu qu'il se marie avant qu'elle ne meure. Mais, soit que son fils eut véritablement une âme de célibataire, soit que les pimbèches présentées par la maman, n'eussent pas le don de le charmer, il y avait beaucoup de probabilités qu'elle ne bercerait jamais un petit descendant de la famille André, qui était vouée ainsi à l'extinction.

Elle s'en plaignait à ses voisines et allait jusqu'à leur demander de faire comprendre au dernier rejeton de la belle famille, que l'heure de la légèreté était passée.

Les honnêtes gens n'auraient pas dû se soucier outre mesure des lamentations de la vieille dame. Pourtant, les différends entre le rentier excentrique et sa mère avaient le sort de tous les cancans de village qui, au début, ne sont que petit doigt mais deviennent finalement le bras tout entier. Lorsque la dernière commère avait ajouté son grain de sel aux calomnies colportées, les moindres peccadilles de *Purnale* étaient devenues des péchés criant vengeance au ciel. Le bonhomme apparaissait ainsi un peu

mécréant ; en tout cas, pas très catholique, alors qu'il ne parlait jamais de politique, qu'il était abonné au « Vingtième siècle » et qu'il soutenait de ses deniers les bonnes œuvres de la paroisse.

Depuis longtemps, ses meilleurs amis le harcelaient cependant pour qu'il soit candidat aux élections communales, alléguant que la place de bourgmestre lui revenait et qu'il répondrait ainsi aux vœux de ses concitoyens. Il finit par céder à leurs instances et se laissa présenter sur une liste d'intérêts communaux, en opposition à la liste du collège existant depuis de nombreuses années, et qui ne comptait, à vrai dire, que des incapables.

D'un côté comme de l'autre, on ne fit pas d'effort pour être élu et je pense que les édiles en fonction se seraient volontiers effacés devant l'homme instruit et puissant qui aidait charitablement tous ceux qui se présentaient à lui.

Et bien le croirait-on ? Dans cette Commune de quinze cents habitants, où l'on n'aurait pas trouvé un seul chef de ménage qui n'avait eu recours à Monsieur Stanislas André, où ses adversaires eux-mêmes avaient sollicité ses conseils ou accepté son argent, il ne se trouva pas cinquante voix en sa faveur. Dans l'isolement, chaque paysan avait eu à soutenir une lutte opiniâtre avec sa conscience, impressionnée par les bavardages de son épouse, de sa fille ou de sa com-
mère. Votera-t-il pour le plus capable, le meilleur enfin ? Pour *Purnale* ? Oui. — Mais alors, osera-t-il affirmer en rentrant qu'il a fait son devoir, tout son devoir ? Non.



Ancien cachet de la Commune de Tohogne.

Pour avoir la paix, tout en souhaitant le triomphe de la liste adverse, des centaines de poltrons votèrent pour les lourdauds en fonction.

En apprenant la défaite écrasante de *Purnale*, le village fut consterné. Personne n'avait voulu cela. Le seul, qui eut par la suite l'occasion de rire franchement de ce coup de théâtre, fut *Purnale* lui-même, car les gens des communes avoisinantes ne se firent pas faute de tourner en dérision ses incompréhensibles compatriotes. Dans les sociétés de musique, sur les marchés aux bestiaux, dans tous les lieux de réunions du canton, on commentait le fameux scrutin.

Chacun y allait de son petit discours et narrait, avec des si et des mais, des historiettes où l'on ne distinguait pas le vrai du faux. « Savez-vous, disait l'instituteur de Barvaux à ses collègues lors de leur réunion mensuelle, qu'à Tohogne, c'est Monsieur André qui décide des subsides et fournitures aux écoles ? » « Est-il vrai, demandait le pépiniériste de Durbuy au Congrès de la petite culture indépendante, que l'avocat va faire planter des sapins sur les biens incultes de la commune ? » Enfin, s'exclamaient les charretiers en transbordant leurs marchandises à la passerelle de Sy : « *Purnale* va obtenir de la Députation permanente, l'autorisation de commencer la construction du pont de Verlaine... »

Entre un verre de bière et une levée de « mache », les piliers de cabaret répétaient les « on dit » sans se charger d'aucune responsabilité. Mais quand on faisait la part des étourderies et des médisances que renfermaient les bavardages, on arrivait toujours aux mêmes conclusions. Pendant que le bourgmestre et le garde champêtre vquaient à leurs travaux des champs, que le secrétaire flirtait avec la femme du receveur communal, celui-ci étant toujours dehors pour marchander des cochons, *Purnale*, à lui seul, veillait aux destinées de la commune. Paraphrasant le grand roi, il aurait pu dire : « la Commune c'est moi ! ... ».

Et comme chez nous, en Wallonie, tout se termine par des chansons, l'échec électoral du grand *Purnale* fit l'objet de plusieurs « pasquées » dans lesquelles, on traitait les Tohognois de « grosses biesses » et d'ingrats.

Tous ces potins semblaient laisser indifférent le principal personnage de l'aventure, qui continuait à offrir philosophiquement des petites prunes sauvages et à soigner les intérêts particuliers, aussi bien que ceux de la communauté.

Cela dura quelques années encore. Un jour, une nouvelle se répandit dans le village comme une traînée de poudre : « *Purnale* est tombé ! », « *Purnale* va mourir ! ... » Le rentier était tombé en effet du sommet d'un grand pommier, s'était fait une fracture et avait pris froid en restant étendu plusieurs heures sur le pré.

Il vécut encore un mois, pendant lequel sa chambre et sa maison ne désemplirent pas. Ceux qui avaient le cafard ou frisaient la neurasthénie n'avaient qu'à rendre visite à ce malade peu ordinaire pour retrouver la joie de vivre. Le blessé s'oubliait pour s'intéresser à ses visiteurs ; et, sous prétexte de gagner des indulgences, sa mère était toujours plus charitable et aussi plus bigote.

Le malade avait pour le soigner une sœur de charité, jeune, douce,

agréable à regarder et à entendre. Il ne se plaignait jamais. Il racontait des fables, des anecdotes parfois un peu salées où des rôles risibles étaient joués par des jeunes vicaires, des servantes de curé ou de belles ingénues. Il agrémentait ses récits de tant de notes comiques, que les auditeurs se tordaient de rire.

La sœur, un éternel sourire d'ange sur les lèvres, disait son chapelet et ramenait gentiment son malade à plus de sérieux et de respectabilité. Elle l'invitait à prier avec elle pour sa guérison.

Purnale lui recommandait de ne pas marmotter tant de prières et de se faire une pinte de bon sang avec les autres. Il lui conseillait de retenir telle fable comique pour aller la raconter plus tard et faire rire ainsi les pensionnaires du couvent. La montrant aux autres, il disait : « elle est si mignonne » ; puis la regardant, « tiens prends une prune ». Et pour ne pas le contrarier, la sœur prenait le petit fruit vert, qu'elle déposait en cachette sur un meuble.

Le vieux curé de la paroisse venait tous les deux jours pour s'informer de la santé de Monsieur André et aussi pour le préparer à mourir chrétiennement. Chacune de ses visites était, pour les intimes du malade, une belle occasion de se dilater la rate.

L'incorrigible blagueur prétendait être soigné pour des malaises de femme, pour une impuissance virile, ou une maladie quelconque d'animal domestique. Les paroles douces et consolantes du pasteur contrastaient avec ces plaisants propos. Madame André, toujours plus vieille, vivait dans les transes que son fils ne commençât un conte trop scabreux et cherchait à orienter la conversation dans une voie plus sérieuse. Elle demandait à Monsieur le Curé de ne pas se formaliser des badinages qu'il entendait ; tandis que *Purnale*, clignant de l'œil du côté de la jeunesse présente s'exclamait : « Ah, Monsieur le Curé, si nous étions encore jeunes et forts, que de ravages on ferait dans les vertus du village !... » Les mimiques expressives de *Purnale*, l'air pincé de sa maman dodelinant de la tête, la présence du vieux prêtre et les allées et venues de la gracieuse nonette, provoquaient des explosions de rire parmi l'assemblée.

Le curé esquissait un sourire, prenait congé en formant des vœux de prompt rétablissement et sortait en donnant sa bénédiction à tous.

Avec une patience admirable, la sœur entreprenait alors d'expliquer que les usages et la bienséance ne permettent pas de parler ainsi devant des personnalités religieuses. Nulle part, elle n'avait rencontré un tel sans-gêne, une telle inconvenance et dans des conditions semblables, ses soins ne

pouvaient être bénis. Et parfois, des larmes perlaient à ses beaux yeux, lorsqu'elle concluait gentiment qu'elle allait être obligée de demander son rappel à ses supérieures.

Alors, l'ancien avocat, retrouvant une élégance de langage surprenante, faisait amende honorable et prenait l'auditoire à témoin des torts qu'il avait envers cet ange de bonté. Il promettait de faire tout ce qu'elle désirait et l'algarade se terminait par une « dizaine » de chapelet récitée en commun.

Tant de soins attentifs, tant de veilleurs auprès du lit n'empêchèrent pas la mort d'accomplir son œuvre.

Purnale s'éteignit sans trop souffrir.

Il eut des funérailles régionales. De tous les environs, arrivèrent, comme à un rendez-vous, les paysans et les ouvriers. Pas une maison qui n'eût envoyé son représentant. Des femmes en foule, des enfants, des religieux défilèrent devant son cercueil. Il ne manquait pas un mendiant de la contrée et de nombreux dignitaires de la province étaient venus pour accompagner à sa dernière demeure, cet homme de grande renommée.

L'offrande dura plus de deux heures et les officiants durent se relayer pour tenir la « platine » et achever les cérémonies de l'enterrement.

Cette journée se termina d'une façon inoubliable pour les gens du village. Après l'inhumation, comme cela se fait généralement, on invita les étrangers à aller manger un morceau de gâteau à la maison du mort ; puis, nombreux furent ceux qui s'en allèrent prendre un verre dans les cafés. Mais quelle surprise ! Quand on veut solder la tournée qu'on a commandée, on s'entend dire : « C'est *Purnale* qui paie... ». On visite les autres estaminets. Là aussi, c'est *Purnale* qui paie... Des paysans commandent des cigares, des enfants désirent du chocolat ; les femmes s'offrent des morceaux de tarte, qu'on peut trouver dans toutes les maisons comme si c'était la kermesse. Quand on veut régler, c'est partout la même réponse : *Purnale* a payé.

À ce compte-là, il est facile d'imaginer que, le soir venu, il y avait encore beaucoup d'animation dans le village et que de nombreux flâneurs tenaient une fameuse « tamponne ».

Des discussions s'élèvent partout. C'est à celui qui veut être le plus grand ami du philosophe humanitaire qu'on a porté en terre. Une contestation s'élève entre le gros Thomas, qui se dit le plus fort homme de Houmart, et le colporteur de Longueville, batailleur renommé, qui a la vilaine habitude de mordre dans l'oreille de ses adversaires. Les deux hommes

L'église romane Saint-Martin de Tohogne
au début du siècle dernier.



sortent pour vider leur querelle et finissent par rouler tous deux dans l'étang qui sert d'abreuvoir aux animaux et d'où il faut les retirer, boueux et ensanglantés : l'un éborgné et l'autre devenu « malchus ».

Durant plusieurs jours, il ne fut question que des incidents qui s'étaient déroulés pendant la mémorable journée de l'enterrement. On parlait évidemment du mort, et toujours pour en faire son éloge. Chacun avait quelque chose à raconter sur les agissements du magistrat original qui avait décidé de partager la vie simple des habitants de son patelin.

On rappelait les services fameux qu'il avait rendus à des gens habitant des villages lointains. Certains vantaient sa joyeuse bonhomie, d'autres son savoir ; tous admiraient sa bonté et sa charité...

Mais on s'aperçut bientôt de la perte irréparable que la Commune et la Région avaient subie.

En dehors de leur travail, la plupart des campagnards ont conscience qu'ils ne connaissent pas grand-chose. Si fiers soient-ils de leur capacité professionnelle, ils s'en remettent volontiers pour le reste au jugement d'un personnage instruit et compétent. Les gens de chez nous couraient chez l'homme le plus capable qui, en restant leur ami, savait se faire bénévolement leur conseiller, leur avocat, leur confesseur. Ils trouvaient leur compte à son désintéressement et croyaient la chose toute naturelle.

Depuis la mort du rentier, tout était changé. On aurait dit que chacun éprouvait des contrariétés ignorées auparavant et les affaires, qui s'arrangeaient si simplement par l'intermédiaire du disparu, apparaissaient compliquées et sans issue.

Plus de secrétaire, ni de confident, ni de protecteur.

Partout on entendait les mêmes regrets : « Si Monsieur André était là !... Si *Purnale* était encore là ! ».

Les années ont passé... On attend toujours un nouveau Bienfaiteur...

Il n'y a plus de *Purnale* !



Maître Hubert PHILIPPART (notaire à Durbuy de 1888 à 1949) procède à une vente de matériel agricole dans la cour de la ferme Wathy à Tohogne vers 1920.